

# FACETIPHOBIE Phobie des plaisantins

*Phobie non officielle, non reconnue, non spécifique,  
non classifiée en tant que trouble anxieux défini dans le DSM-5 et la CIM-11  
DSM-5 Phobie spécifique de type maladie/blessure ou trouble anxieux  
CIM-11 6B03 — Phobie spécifique, ou 6B23 — Anxiété liée à la santé*

**De : facétie**

**Définition de facétie (nom féminin)**

Plaisanterie burlesque. → farce.

**Synonymes de facétie au sens de plaisanterie**

- blague, bouffonnerie, pitrerie

**Synonymes de facétie au sens de farce**

- espièglerie, mystification, tour, canular (*familier*), niche (*familier*)

**Exemple**

« Avec ces belles créations, peu de chance que vous laissiez les enfants courir après : ces œufs de Pâques et autres facéties gourmandes et pleines d'humour devraient trouver une place de choix sur votre table pour épater et régaler petits et grands gourmands ! »

**Tension intéressante à poser d'emblée : la personne facétieuse oscille structurellement entre jeu intégratif du Soi et défense contre la profondeur — une ambivalence de même nature que celle qui travaille le mensonge protecteur, ou la peur d'avoir peur comme structure réflexive.**

## JUNG : LE TRICKSTER INTÉRIORISÉ

**Le facétieux convoque d'abord la figure du *trickster***, que Jung commente longuement en regard du travail de Radin sur le cycle winnebago : une conscience archaïque, antérieure à la différenciation morale, qui brouille les catégories, transgresse par jeu plutôt que par malice, et porte en elle un potentiel transformateur autant que destructeur. Le caractère facétieux peut se lire comme la forme socialement domestiquée de cet archétype — une manière, pour le Moi, de laisser le trickster opérer sous le couvert acceptable de la persona enjouée.

S'y ajoute la fonction compensatoire : chez un sujet à la persona rigide ou à l'attitude consciente trop unilatéralement sérieuse, la facétie peut surgir comme percée de l'inconscient cherchant l'équilibre — souvent portée par la fonction inférieure, qui s'exprime de façon maladroite, excessive ou incongrue précisément parce qu'elle est la moins différenciée. Jung lui-même, dans la crise qui suivit la rupture avec Freud, retrouva par le jeu de construction au bord du lac une voie d'accès à la fonction créatrice — indication que le ludique facétieux n'est pas nécessairement régressif mais peut être authentiquement individuant, à condition de ne pas se figer en défense contre l'ombre. C'est là le risque inverse : le *puer aeternus* facétieux,

séduisant et insaisissable, qui use du jeu perpétuel précisément pour ne jamais rencontrer le poids de l'existence — von Franz a beaucoup insisté sur cette face ombreuse.

## **Psychologie moderne : une architecture du jeu adulte**

**Les théories classiques de l'humour** — incongruité chez Kant et Schopenhauer, *benign violation* chez McGraw et Warren plus récemment — situent le facétieux dans une transgression perçue comme sans danger : la norme est violée mais le cadre reste bénin, ce qui produit le plaisir plutôt que l'alarme. René Proyer a isolé le *playfulness* adulte comme trait de personnalité relativement stable, distinguant une facette légère-ludique, une facette intellectuelle, une facette proprement comique et une facette excentrique ; le facétieux relèverait surtout des deux premières, avec une corrélation assez nette à l'ouverture à l'expérience et à l'extraversion. Rod Martin, par son questionnaire des styles d'humour, distingue quant à lui un style affiliatif — créateur de lien, non hostile — des styles auto-valorisant, agressif et autodépréciatif : la facétie pure se rapproche le plus de l'affiliatif, ce qui la distingue structurellement du sarcasme.

Sur le plan des neurosciences affectives, Panksepp situe le jeu (*PLAY*) parmi les sept systèmes émotionnels primaires, partagé avec les mammifères non humains — le rire ultrasonique du rat chatouillé en étant l'indice le plus cité. Le facétieux adulte mobiliserait ainsi, sous une forme socialement et symboliquement élaborée, un circuit affectif archaïque de jeu — convergence intéressante avec la lecture jungienne du trickster comme strate primitive de la psyché.

## **Philosophie : de l'eutrapélie à la légèreté affirmative**

Aristote, dans l'Éthique à Nicomaque, situe l'*eutrapélie* comme vertu médiane entre deux vices relatifs au jeu : la bouffonnerie (*bômolokhia*), qui sacrifie tout à l'effet comique sans égard pour autrui, et la rusticité (*agroikia*), incapacité à entrer dans le jeu et à le goûter. L'homme facétieux vertueux, dans cette lecture, plaisante avec à-propos et mesure — Thomas d'Aquin reprendra ce schéma pour légitimer théologiquement la détente ludique contre un rigorisme qui en ferait un péché.

La modernité déplace l'analyse vers le mécanisme plutôt que la vertu : Kant fait du rire la détente brusque d'une attente tendue résolue en rien, Bergson y voit la perception du mécanique plaqué sur du vivant — la facétie comme art de surprendre la rigidité, l'automatisme, là où on attendait la souplesse de l'existant. Kierkegaard introduit une distinction plus fine encore entre l'ironie, frontière négative entre stade esthétique et stade éthique, et l'humour proprement dit, frontière positive entre l'éthique et le religieux — l'humoriste authentique étant, chez lui, celui qui a traversé la souffrance et en revient transfiguré en légèreté, non celui qui l'esquive. Nietzsche, enfin, fait du rire et de la gaieté du *Gai Savoir* une arme contre l'esprit de pesanteur et le ressentiment : la facétie y devient affirmation dionysiaque plutôt que fuite — étant entendu que cette légèreté nietzschéenne suppose, et non exclut, d'avoir traversé le tragique.

## Médecine psychanalytique : Witz, signifiant et défense mature

Freud distingue rigoureusement, du *Witz* au *Komische* puis à l'*Humor* tardif, trois opérations bien différentes. Le *Witz* — le mot d'esprit — procède par condensation et déplacement comme le rêve, et se divise en *Witz* innocent, pur jeu formel sur le signifiant sans charge pulsionnelle notable, et *Witz* tendancieux, hostile ou obscène, où l'esprit sert à décharger sous couvert ludique une agressivité ou une libido autrement censurées. La personne facétieuse, dans cette lecture, peut donc aussi bien jouer purement avec la forme que faire passer, à la faveur du rire partagé, ce qu'elle ne pourrait dire autrement — la facétie comme voie indirecte vers une vérité pulsionnelle.

Lacan, reprenant le *Witz* dans son séminaire sur les formations de l'inconscient, en fait un cas privilégié où le sujet de l'inconscient surgit dans l'écart même du signifiant — le bon mot révèle une structure plutôt qu'il ne dissimule une intention. Du côté du Moi et de ses défenses, Vaillant classe l'humour parmi les mécanismes matures, aux côtés de la sublimation et de l'altruisme — à distance du déni ou du clivage — ce qui invite à ne pas pathologiser d'emblée le caractère facétieux : il peut signifier une capacité avancée à métaboliser l'angoisse plutôt qu'à la nier. Winnicott, enfin, rattache le jeu à l'espace transitionnel et à la créativité comme indices de santé psychique — la facétie chronique n'étant problématique, cliniquement, que lorsqu'elle se fige en défense contre toute rencontre avec l'objet réel, et non lorsqu'elle reste mobile, partagée, capable de céder la place au sérieux quand celui-ci s'impose.

### UNE CARTOGRAPHIE DIFFÉRENTIELLE

	RAPPORT A L'AUTRE	FONCTION DOMINANTE	STATUT PULSIONNEL (FREUD)	POINT D'OMBRE
<b>FACÉTIE</b>	Inclusive, sans cible hostile	Lien, jeu (système PLAY)	Witz innocent, faible levée de refoulement	Masque contre le sérieux, fuite du <i>puer</i>
<b>IRONIE</b>	Distance, clivage dit/non-dit	Mise à distance critique	Proche du déplacement, sans décharge agressive franche	Position de surplomb mélancolique (Kierkegaard)
<b>SARCASME</b>	Hostile, vise une cible	Décharge agressive déguisée	Witz tendancieux, hostile	Agressivité non métabolisée, blessure
<b>HUMOUR (SENS FREUDIEN)</b>	Bienveillance envers soi et le monde	Dédramatisation par le Surmoi	Économie d'affect douloureux, sans décharge sur autrui	Rare ; signe de maturité défensive (Vaillant)

## LA QUESTION DU TRICKSTER

***comme figure possible de l'analyste lui-même, dans certaines lectures post-jungiennes du processus thérapeutique.***

Ce déplacement — du trickster comme contenu archétypique surgissant dans le matériau clinique (rêves, mythologie comparée) au trickster comme structure même de la position analytique — est précisément le geste qu'opèrent certaines lectures post-jungiennes, Hillman et Guggenbühl-Craig en tête, prolongeant une intuition que Jung avait lui-même esquissée par le détour de l'alchimie.

### **Mercure-Hermès, esprit du transfert**

Dans *Psychologie du transfert* (1946), Jung prend appui sur la série de gravures du *Rosarium philosophorum* pour penser la cure comme un opus alchimique où l'analyste, loin de rester extérieur au processus, vient occuper la position même de Mercure : esprit double, à la fois poison et remède, *prima materia* et pierre achevée, médiateur des opposés sans être lui-même tranché. Le Mercure alchimique n'est pas un cousin lointain du trickster — Jung établit lui-même, dans l'essai sur la figure du *Schelm*, leur parenté directe : volatilité, duplicité, capacité de métamorphose, statut à la fois infra- et supra-humain. Que l'analyste se trouve, par la logique même du transfert, appelé à incarner transitoirement cette figure médiatrice et insaisissable, voilà ce que les lectures post-jungiennes vont systématiser.

James Hillman radicalise ce geste en proposant Hermès, plutôt que Mercure, comme patron véritable de la psychologie — non plus seulement comme contenu apparaissant occasionnellement dans le matériel clinique, mais comme modèle de la fonction interprétative elle-même. L'Hymne homérique le raconte : l'enfant Hermès vole les bœufs d'Apollon, brouille ses traces, puis invente la lyre à partir d'une carapace de tortue et l'offre à Apollon en réparation. Hillman a pu lire dans ce mythe la structure même de l'acte interprétatif : dérober le symptôme à sa littéralité plaintive — le fait brut, la plainte au pied de la lettre — pour le restituer transformé en image, en matériau de l'âme. L'interprétation serait ainsi structurellement hermétique : un vol qui ne prend sa pleine valeur qu'au moment du don qui le suit, jamais avant.

### **Guggenbühl-Craig : la fêlure de l'archétype soignant-malade**

Adolf Guggenbühl-Craig, dans *Le Pouvoir dans les professions d'aide* (1971), part d'un autre versant du même problème archétypique : celui du couple soignant-malade, qu'il conçoit, à la suite de Jung, comme un seul et même archétype bipolaire — celui du guérisseur blessé, hérité de Chiron. Toute situation de soin constelle simultanément les deux pôles chez les deux protagonistes : le thérapeute porte en lui un malade, le patient porte en lui un guérisseur. La professionnalisation, en exigeant du clinicien qu'il n'incarne que le pôle sain et maître de son savoir, produit un clivage : le patient se voit assigné la totalité du pôle malade, tandis que le soignant refoule sa propre blessure. Guggenbühl-Craig n'emploie pas systématiquement le terme de trickster, mais la figure qui surgit de ce clivage — le charlatan — en relève structurellement : le soignant qui a renié sa propre part malade, loin de s'en trouver assaini, devient plus dangereux, puisqu'il perd l'accès à l'humilité qui contiendrait son pouvoir. Le

charlatan n'est alors pas l'opposé du bon clinicien mais son double ombragé — la dégradation, dans le déni, de cette même ambiguïté hermétique qui, assumée, fait la justesse de l'interprétation.

## **Bref écho lacanien**

Le sujet supposé savoir, sur lequel repose tout transfert selon Lacan, n'est pas un savoir que l'analyste possède réellement, mais une fonction qu'il doit consentir à occuper sans s'y identifier — un semblant nécessaire, que le discours de l'analyste formalise en faisant de l'analyste le semblant d'objet *a*. Lacan recourt d'ailleurs, dans le séminaire sur le regard, à l'anecdote de Zeuxis et Parrhasios : Zeuxis peint des raisins si réalistes que les oiseaux viennent les picorer, mais Parrhasios l'emporte en peignant un voile si convaincant que Zeuxis lui-même demande qu'on l'écarte — pour découvrir qu'il n'y avait rien dessous, que le voile était le tableau. Ce qui trompe au niveau du désir, et non du seul œil, l'emporte sur la simple ressemblance : logique homologue à celle du trickster, dont la tromperie produit un effet de vérité qu'aucune transparence n'aurait permis.

## **L'ascendance socratique**

Dans le *Banquet*, l'éloge d'Alcibiade décrit Socrate comme *atopos* — littéralement sans lieu, inclassable — et le compare aux statuettes de Silène, laides à l'extérieur mais abritant des images divines, ainsi qu'au satyre Marsyas, dont les paroles nues exercent un pouvoir d'enchantement supérieur à la musique elle-même. L'*eirōneia* socratique — feinte ignorance qui n'est pas mensonge mais position stratégique — et la maïeutique, l'art de faire accoucher l'autre d'un savoir qu'il ignorait porter, relèvent de la même logique que le trickster : le sage qui se présente en sot, la vérité qui ne peut surgir que par le détour d'une tromperie assumée comme méthode. L'analyste hérite ainsi généalogiquement moins de la position du maître que de celle, structurellement plus inconfortable, du sophiste retourné contre lui-même.

## **Résonance en psychologie clinique contemporaine**

Un écho convergent, quoique d'une tradition tout autre, se trouve du côté de l'école de Palo Alto. La théorie du *double bind*, élaborée par Bateson pour penser certaines configurations communicationnelles pathogènes, sera retournée par Watzlawick, Weakland et Fisch en instrument thérapeutique : l'intervention paradoxale et la prescription du symptôme usent délibérément d'une structure de double contrainte, mise cette fois au service du changement plutôt que de son empêchement. Milton Erickson, dont Jay Haley a systématisé la pratique, procédait par confusion volontaire, suggestion indirecte, utilisation du symptôme même du patient comme levier — stratégie que certains commentateurs ont rapprochée d'une forme de ruse bienveillante apparentée à la sagesse du trickster : celui qui, par la transgression maîtrisée du cadre attendu, ouvre une voie que la franchise directe aurait fermée.

## DEUX FACES DE LA MÊME FONCTION

	HERMÈS — FONCTION LÉGITIME	CHARLATAN — SA DÉGRADATION
<b>RAPPORT AU SAVOIR</b>	Feint de ne pas savoir, pour faire surgir le savoir de l'autre	Affiche un savoir, pour s'approprier le pouvoir de l'autre
<b>USAGE DU PARADOXE</b>	Transitoire, au service de la transformation, cédé une fois l'effet obtenu	Permanent, devient évitement du clinicien lui-même
<b>POSITION TRANSFÉRENTIELLE</b>	Occupe le sujet supposé savoir comme semblant, sans s'y identifier	S'identifie au sujet supposé savoir, en jouit
<b>RAPPORT A SA PROPRE BLESSURE</b>	La reconnaît, la métabolise	La refoule, la projette intégralement sur le patient
<b>ISSUE DU « VOL » INTERPRÉTATIF</b>	Restitue, transformé en image, ce qu'il a dérobé au littéral	Garde le butin : l'interprétation devient capture narcissique

Quelques pistes, si vous souhaitez poursuivre : la capacité négative bionienne — cette aptitude à demeurer dans l'incertain, sans mémoire ni désir, que Bion emprunte à Keats — comme version contemporaine de la tolérance tricksterienne au paradoxe et à l'indécidable ; la question, plus critique, du genre de cette figure, massivement codée au masculin dans le corpus dont part Jung, qu'interrogent les relectures féministes de l'archétypal jungien ; ou encore le rapprochement, que Jung lui-même esquisse, entre le trickster et la Fête des fous médiévale — ouvrant sur l'hypothèse que le cadre analytique, par sa suspension bornée des hiérarchies ordinaires, fonctionnerait comme un espace carnavalesque contrôlé, seul à rendre dicible ce que la franchise sociale interdit.

## LE STATUT DE LA FACÉTIE DANS LE TRANSFERT

***Résistance ludique détournant l'association libre, ou au contraire matériau royal, le sujet s'y trahissant souvent plus qu'il ne le voudrait ;***

Le Witz se distingue structurellement du comique, note Freud, en ceci qu'il requiert un tiers pour s'accomplir : l'auditeur complète, par son rire, un travail psychique que le sujet ne saurait mener seul. Transposée dans la cure, cette propriété interdit de traiter la facétie comme un contenu parmi d'autres dans les associations du patient : elle est, par sa structure même, déjà une adresse — un appel porté vers l'analyste — avant même qu'on se demande si elle résiste à l'association libre ou si elle en est, au contraire, le véhicule le plus sûr.

### **Freud : la double adresse du Witz**

Le Witz innocent, pur jeu formel sur le signifiant, et le Witz tendancieux, qui fait passer sous couvert ludique une hostilité ou une libido autrement censurées, dessinent en séance la même ambivalence que pour le mensonge ou le lapsus : résistance par le charme, où l'affect se déplace vers la forme pour éviter un contenu qui menace d'émerger, ou retour du refoulé

facilité, où le code même de la plaisanterie sert d'alibi à ce qu'aucune parole directe n'aurait laissé passer la censure interne. L'essai tardif sur l'humour (1927) ajoute un troisième terme, qui prendra toute sa portée plus loin : le surmoi peut s'adresser au moi sur un mode bienveillant plutôt que persécuteur, économisant l'affect douloureux au profit du plaisir — modèle dont on verra qu'il éclaire aussi l'humour possible de l'analyste lui-même.

### **Lacan : demande, parole vide et surprise du dire**

Du côté de l'imaginaire, la facétie partagée risque de fonctionner comme parole vide : une transaction moi à moi, une complicité de surface scellant une alliance affective sans jamais engager le sujet dans la vérité de son dire. Mais le Séminaire V, consacré pour l'essentiel à une relecture du Witz freudien, traite au contraire le mot d'esprit comme une authentique formation de l'inconscient, au même titre que le rêve ou le lapsus : la surprise qui le caractérise — un signifiant échappant à l'intention consciente du locuteur, produisant un effet que celui-ci n'avait pas calculé — peut être, malgré les apparences ludiques, le lieu précis où ça parle, où quelque chose de la vérité du sujet se fraie un passage en dépit de lui. S'y ajoute la structure de la demande : solliciter le rire de l'analyste, c'est adresser à l'Autre une demande qui, comme toute demande chez Lacan, excède son contenu manifeste — une question posée, en somme, à la place que le sujet occupe dans le désir de l'Autre. La position analytique ne consiste alors ni à satisfaire cette demande en riant docilement, ni à la refuser en bloc par un silence qui confirmerait une attente persécutrice, mais à laisser ouverte la question de ce qui, sous le rire sollicité, se demande réellement. On a pu, par ailleurs, rapprocher la structure temporelle de la chute — résolution différée qui ne prend son sens que rétroactivement — de la logique du temps logique et de la pratique de la scansion : la séance à durée variable, coupée au moment de la surprise plutôt qu'à l'heure fixe, obéirait à une temporalité apparentée à celle du mot d'esprit lui-même.

### **Jung et les post-jungiens : le trickster constellé dans le champ**

Le trickster déjà ressaisi comme structure de la position analytique trouve ici son lieu d'incarnation le plus concret : ce n'est plus seulement un contenu archétypique qu'on repère dans le matériel du patient, mais une fonction qui se constelle, en acte, dans l'échange facétieux lui-même. Côté compensatoire, la facétie qui surgit chez un patient — ou dans une cure — à la persona trop unilatéralement sérieuse peut signer un mouvement individuant authentique, la fonction inférieure forçant un passage vers un équilibre que le seul sérieux interdisait. Côté ombre, le patient inlassablement spirituel peut tout aussi bien déployer la fuite du puer, usant du charme pour maintenir indéfiniment le numineux — et l'autorité même du processus — à bonne distance, sans jamais laisser le travail réellement entamer quoi que ce soit. Mario Jacoby, dans ses travaux sur la honte, repère une fonction plus spécifique encore : la facétie comme bouclier levé juste avant qu'un affect de honte ne puisse être ressenti directement, particulièrement chez les patients à fragilité narcissique marquée. Schwartz-Salant, avec sa notion de champ interactif, déplacerait enfin la question elle-même : plutôt que de demander à qui appartient le trait d'esprit — symptôme du patient ou résistance —, il s'agirait de penser ce qui se passe entre les deux protagonistes, le trait comme événement du champ inconscient partagé plutôt qu'émanation unilatérale d'une seule psyché — convergence frappante avec la structure d'adresse déjà relevée chez Freud et chez Lacan.

## **Winnicott et la mentalisation : tenir le « comme si »**

Winnicott situe le travail thérapeutique dans le recouvrement de deux aires de jeu, celle du patient et celle de l'analyste — et là où le patient ne sait pas encore jouer, la tâche première du traitement consiste à l'y amener, avant même que l'interprétation portant sur un contenu ne devienne pleinement opérante. La facétie en séance, dans cette perspective, n'est pas d'emblée résistance à dissoudre : elle peut signer l'ouverture effective d'un espace potentiel, ce lieu intermédiaire qui n'est ni pur fantasme intérieur ni pure réalité extérieure, et dont la présence indique une alliance suffisamment installée. Reste à la distinguer du faux self : un patient dont l'esprit est en permanence sollicité, rigide, jamais interrompu, défend en réalité contre tout empiétement véritable plutôt qu'il ne joue au sens winnicottien — le critère différentiel tenant moins au contenu qu'à la mobilité du jeu, sa capacité à céder, à s'interrompre, à laisser place au sérieux quand celui-ci s'impose.

La théorie de la mentalisation, chez Fonagy et Target, offre un substrat développemental à cette distinction clinique. Le mode d'équivalence psychique, où l'intérieur et l'extérieur sont vécus comme identiques, ne tolère aucun jeu véritable : une plaisanterie y serait reçue avec toute la force du littéral, donc insupportable. Le mode du faire-semblant, à l'inverse, isole l'imaginaire de tout enjeu réel — une bulle sans conséquence, à l'intérieur de laquelle on pourrait en principe plaisanter indéfiniment précisément parce que rien n'y touche la réalité, ce qui rejoint d'assez près le faux self facétieux décrit plus haut. La fonction réflexive proprement dite intègre les deux : tenir un contenu comme pas tout à fait réel tout en restant relié à un affect et une histoire véritables. Le ton légèrement marqué, exagéré, que l'analyste peut adopter — écho du marquage affectif du donneur de soins envisagé par la recherche sur l'attachement — fonctionne alors moins comme interprétation que comme étayage direct de cette capacité même.

## **Kierkegaard et Sartre : ironie, humour, mauvaise foi**

Kierkegaard, déjà convoqué pour distinguer ironie et humour comme deux frontières inégalement situées, fournit ici un instrument différentiel directement clinique. L'esprit qui opère comme ironie — frontière entre l'esthétique et l'éthique — maintient une distance permanente, refuse de s'engager dans aucune position, ne fait jamais que se dérober : un trait facétieux systématiquement déployé juste avant un seuil d'exposition, et qui ne s'y risque jamais vraiment, relève de ce premier registre. L'esprit qui opère comme humour au sens fort — frontière vers le religieux — n'est au contraire accessible qu'après la traversée de la souffrance, non à sa place : une légèreté qui survient après, ou aux côtés d'un engagement réel avec un contenu difficile, plutôt qu'en lieu et place de cet engagement, signe ce second registre, bien plus rare en clinique.

Sartre éclaire, de son côté, la fonction structurelle que la facétie peut occuper dans la parole du patient : pouvoir toujours se rétracter par un « je plaisantais » préserve une issue hors de toute identification pleine à son propre énoncé, exactement la stratégie que la mauvaise foi met en œuvre pour échapper à l'angoisse d'être entièrement ce qu'on dit ou ce qu'on fait. La convergence avec la parole vide lacanienne n'est pas fortuite : mauvaise foi et parole vide nomment, depuis deux traditions distinctes, la même opération — une parole qui protège le sujet d'une exposition complète à sa propre vérité.

## Contre-transfert : la facétie de l'analyste

La question se pose en miroir du côté de l'analyste. Freud lui-même, dans ses écrits techniques de 1912, recommande au praticien une froideur proche de la neutralité chirurgicale, modèle dont l'ego-psychologie héritera et qu'elle durcira : toute manifestation d'humour chez l'analyste y devient suspecte, lue comme gratification déguisée, séduction, ou résistance de l'analyste habillée en technique. Ferenczi, dès 1928, ouvre la brèche inverse avec son principe d'élasticité technique, plaidant pour une adaptation fine du cadre aux besoins réels du patient plutôt que pour l'application rigide d'une règle — espace conceptuel où la facétie de l'analyste peut trouver une légitimité clinique. Winnicott va plus loin encore : il arrive que l'interprétation ludique soit le seul registre capable d'atteindre certains contenus sans le poids persécuteur qu'une interprétation sérieuse leur conférerait, particulièrement chez des patients au surmoi déjà cruel, où la gravité de l'analyste ne ferait que redoubler la dureté même que le traitement vise à assouplir — écho direct du surmoi bienveillant que Freud décrivait dans son essai sur l'humour.

Le cadre de Racker pour penser le contre-transfert offre ici un outil différentiel précieux : l'identification concordante, où l'analyste rit parce que quelque chose en lui résonne authentiquement avec l'affect du patient, se distingue de l'identification complémentaire, où sa réaction correspond plutôt à un objet interne que le patient lui assigne inconsciemment — se sentir exclu de la plaisanterie, sommé d'incarner le surmoi rabat-joie, ou poussé à feindre l'amusement. Les deux lectures sont cliniquement informatives, sans qu'aucune soit en elle-même fautive ; elles appellent simplement des réponses techniques distinctes. La fonction contenante de Bion offre enfin une troisième voie, ni miroir ni refus : recevoir le trait d'esprit comme matériau brut, élément bêta encore à transformer, pour le restituer plus tard sous une forme pensable — geste qui n'est pas sans rappeler le vol hermétique déjà évoqué, ce larcin qui ne prend sa pleine valeur qu'au moment du don.

### Les registres de la facétie transférentielle

REGISTRE	LOGIQUE STRUCTURALE	CE QU'IL SIGNE	POSITION DE L'ANALYSTE
<b>RESISTANCE PAR LE CHARME</b>	Déplacement de l'affect vers la forme, évitement de l'association libre	Une angoisse liée à un contenu sur le point d'émerger	Suspendre ; interpréter l'évitement, non le contenu, et pas trop vite
<b>FORMATION DE L'INCONSCIENT</b>	Condensation, déplacement, effraction du refoulé sous couvert ludique	Un savoir non su qui se fraie un chemin	Traiter comme un rêve ou un lapsus : qu'est-ce qui se dit malgré le sujet ?
<b>DEMANDE ADRESSÉE A L'AUTRE</b>	Appel structurel à la reconnaissance, le rire comme réponse attendue	La place cherchée dans le désir de l'Autre	Ne pas combler ni refuser systématiquement ; interroger la visée de la demande
<b>JEU TRANSITIONNEL</b>	Espace potentiel, ni pur fantasme ni pure réalité externe	Une capacité retrouvée à jouer, indice d'alliance	Accueillir sans interpréter trop tôt, au risque de détruire l'espace

REGISTRE	LOGIQUE STRUCTURALE	CE QU'IL SIGNE	POSITION DE L'ANALYSTE
MAINMISE NARCISSIQUE- PERVERSE	Neutralisation de l'asymétrie, analyste sommé à la complicité	Une défense contre la dépendance, contre la position basse du transfert	Vigilance sur le cadre, refus de la complicité sans rigidité persécutrice

*Quelques pistes pour poursuivre : le rapprochement avec le mensonge séducteur, déjà esquissé, mériterait d'être creusé plus précisément — Witz et mensonge partagent la structure du double sens, mais s'opposent radicalement quant au statut du contrat passé avec l'auditeur, explicitement ludique dans un cas, dissimulé comme tel dans l'autre ; la question, plus structurale, de savoir si la facétie suppose une relation déjà acquise à l'équivoque du signifiant, et donc si, dans les structures où la forclusion altère cette équivoque elle-même — la psychose, au sens lacanien —, le trait d'esprit obéit à une tout autre logique, voire devient proprement impossible dans son acception classique ; ou encore le moment de la fin de cure, où l'essai freudien sur l'humour, élaboré dans un contexte de pensée sur l'économie de la perte, invite à se demander si le registre facétieux du transfert se modifie spécifiquement à l'approche de la séparation.*

## LE PARALLÈLE AVEC LE MENSONGE,

**le Witz partageant avec lui la structure du double sens mais s'en distinguant par sa visée, non pas dissimuler une vérité mais en faire surgir une, par effraction, dans le rire .**

### I. L'homologie structurale : le double sens comme dispositif

Freud, dans *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewußten* (1905), assigne au mot d'esprit les mêmes opérations que celles du travail du rêve — condensation, déplacement, figuration indirecte — et c'est précisément cette parenté technique qui l'apparente au mensonge : tous deux exploitent l'écart entre un énoncé manifeste et un contenu latent, tous deux supposent une scission de l'énonciation où ce qui se dit n'est pas tout ce qui se vise. Mais l'homologie s'arrête à la mécanique. Le menteur *sait* la vérité et construit le clivage pour la soustraire à l'Autre — le double sens y est au service d'une rétention. Le Witz, lui, ne dissimule rien que le sujet possédait déjà : il *produit* un savoir qui échappait au sujet lui-même avant l'éclat du mot. C'est en cela que votre formule — non pas cacher une vérité mais en faire surgir une — touche au cœur de la distinction freudienne entre la *Lüge* qui maintient l'écart entre savoir et vérité au bénéfice d'un sujet, et l'*Einfall* witzig qui abolit cet écart par effraction, sans intention préalable du sujet conscient.

### II. Jung : le trickster et l'ambivalence de la vérité bouffonne

La figure jungienne du *trickster* introduit cependant une complication salutaire à toute opposition trop nette. Le trickster archétypal — Hermès, Loki, le Coyote des mythologies amérindiennes que Jung commente dans *On the Psychology of the Trickster-Figure* (1954) — ment et révèle dans le même geste : sa parole double n'est jamais purement l'une ou l'autre

fonction, elle les tient ensemble dans une indistinction qui précède la moralisation du discours. Le Witz, en tant que surgissement de l'inconscient dans le champ du Moi, relèverait de cette même structure trickstérienne : il a la fonction compensatoire que Jung assigne au rêve — corriger l'unilatéralité de l'attitude consciente — mais il le fait avec la gratuité, l'irrévérence et l'imprévisibilité propres au trickster, et non avec la gravité du symbole onirique. Le rire qui accompagne le mot d'esprit serait alors la signature affective de cette intrusion de l'ombre, qui n'utilise pas du masque pour protéger un secret mais pour faire passer, sous couvert ludique, ce que la persona interdirait en son nom propre.

### III. Philosophie : de l'*eutrapelia* à la rigidité bergsonienne

Aristote, dans l'*Éthique à Nicomaque* (IV, 8), situe l'esprit (*eutrapelia*) comme la vertu médiane entre la bouffonnerie et la rudesse, et la caractérise par une formule frappante : une forme d'insolence éduquée (*pepaideumenē hybris*) — l'aveu qu'il y a, dans le bon mot, une part d'agression socialement domestiquée, donc une violence contrôlée plutôt qu'une dissimulation. Platon, dans le *Philèbe*, se méfiait davantage : le rire devant le ridicule d'autrui mêle toujours un plaisir à une malice, donc à une jouissance de la vérité dévoilée de l'autre — la vérité y est punitive plutôt que généreuse. Bergson, dans *Le Rire* (1900), prolonge cette intuition en philosophie moderne : le comique naît du « mécanique plaqué sur du vivant », et le rire a une fonction de correction sociale — il révèle une vérité que le corps social a intérêt à faire apparaître pour la sanctionner. Dans ces trois moments, l'effraction que vous nommez se confirme : le Witz ne ménage pas son objet comme le ferait le mensonge protecteur, il l'expose.

### IV. Psychologie moderne : économie cognitive de l'incongruité

Les théories contemporaines de l'incongruité (héritières de Kant et Schopenhauer, reprises notamment par la *benign violation theory* de McGraw et Warren) décrivent le trait d'esprit comme une attente brutalement réduite à rien, suivie d'une réinterprétation soudaine — structure proche de l'*insight* cognitif plus que de la dissimulation stratégique. C'est un point décisif de divergence avec le mensonge : DePaulo et la littérature sur la détection du mensonge montrent que mentir impose une charge cognitive — maintenir une narration fautive cohérente exige un travail de suppression actif et continu. Le Witz, à l'inverse, est un phénomène d'émergence, non de maintenance : il ne coûte rien à entretenir parce qu'il ne vise pas la durée, seulement l'instant de la décharge.

### V. Médecine psychanalytique : Witzelsucht, miroir clinique de la pseudologie

C'est ici que la clinique offre une confirmation négative saisissante. De même que le mensonge pathologique trouve sa forme exacerbée dans la *pseudologia fantastica*, le mot d'esprit trouve la sienne dans la **Witzelsucht** — syndrome neuropsychiatrique, classiquement associé à des lésions orbitofrontales, où le sujet produit un flot ininterrompu de calembours, de facéties et de jeux de mots socialement inappropriés. Or la Witzelsucht est précisément ce qui arrive au Witz quand il se détache de sa fonction de vérité : désinhibition pure, décharge sans aucune visée de révélation, comique vidé de son rapport à l'inconscient du sujet et de son auditoire. Elle confirme *a contrario* votre thèse — un Witz authentique n'est pas une simple levée de censure, il est une levée de censure *signifiante*, porteuse d'un savoir. Dans le registre des

mécanismes de défense, Vaillant range d'ailleurs l'humour parmi les défenses dites matures, aux côtés de la sublimation, à l'opposé du mensonge et de la dissimulation classés parmi les défenses immatures ou pathologiques — hiérarchie qui rejoint votre distinction de visée.

Une piste pour prolonger : la question du **destinataire**.

**Le mensonge a toujours un Autre précis à tromper** ; le Witz, selon Freud lui-même, requiert un tiers (*der Dritte*) pour s'accomplir — il ne se boucle jamais en circuit fermé entre l'émetteur et son seul objet, contrairement au mensonge qui peut très bien rester dyadique. Cette nécessité structurale du tiers dans l'économie du Witz mériterait d'être articulée à la fonction du grand Autre lacanien, et à la question de savoir si le rire n'est pas, en dernière instance, ce qui sanctionne socialement qu'une vérité vient bien d'avoir lieu.